34099

3

LE FAUTEUIL DE MON ONCLE

OPÉRETTE EN UN ACTE

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

PAR

M. RENÉ DE ROVIGO

Musique de Mlle COLINET

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens le 9 septembre 1859

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

Représentation, traduction et reproduction réservées

1859

PERSONNAGES

—

SARAH WATSON, jeune veuve.....	Mlle CHABERT.
ROBERTS, boxeur, très-gros, tête presque rase, énormes favoris.....	MM. DUVERNOY.
RICHARD, étudiant, très-maigre.....	TAYAU.
L'ONCLE DU FAUTEUIL.....	TAUTIN.

La scène se passe dans une petite ville d'Angleterre.

LE FAUTEUIL DE MON ONCLE

Le théâtre représente un parloir anglais. Au fond, la cheminée avec un feu de charbon de terre. Sur la cheminée, un buste en plâtre d'Hippocrate, une pendule, un flambeau avec bougie, une veilleuse, une lanterne, le tout allumé. Du feu à la cheminée, une bouilloire dans la cheminée, pelle, pincettes, soufflet. Au-dessus de la cheminée, un grand tableau représentant le lieutenant de vaisseau Bob Green en uniforme, assis dans son fauteuil. Ce tableau, avant l'apparition de Bob Green, est découvert et se voile d'un crêpe à volonté. — Une trappe pour l'apparition du lieutenant, venant se placer dans son fauteuil sur le devant de la scène, à la gauche du public. — Livres, tableaux en face de la cheminée, un guéridon placé sur le devant, fauteuils de chaque côté. Thé complet sur le guéridon. — A la droite du public, un autre guéridon, muni de tout ce qu'il faut pour faire un grog, flacon de gin, sucrier, etc. A côté, un canapé.

SCENE PREMIERE

SARAH, ROBERTS*.

(Ils sont assis tous deux de chaque côté du guéridon et prennent le thé.)

DUO.

ENSEMBLE.

Breuvage salutaire
De la vieille Angleterre,
Le thé, c'est la santé,
Le plaisir, la gaîté !

SARAH.

Prenez, prenez, de grâce,
Une seconde tasse.

ROBERTS.

De ce nectar divin
Qui m'est versé par votre main,

* Sarah, Roberts.

Oui, je boirais jusqu'à demain.
Mais qu'avez-vous? votre âme est oppressée,
Pourquoi baisser ces yeux si doux?

SARAH.

Nous sommes seuls, et l'heure est avancée,
J'ai peur, bien peur auprès de vous!

ROBERTS.

Peur près de moi! ciel! quel blasphème!
Ignorez-vous que je vous aime?

SARAH.

Si vous ne m'aimiez pas,
J'aurais moins peur, hélas!

ROBERTS, *se levant.*

Aveu charmant, douce espérance!
Oui, vous m'aimez, je le vois bien!

SARAH, *se levant.*

Ah! qu'ai-je dit? quelle imprudence!
Non, non, monsieur, n'en croyez rien.
Mais revenez à votre place,
Prenez encore une autre tasse!

ROBERTS.

Oui, revenons à notre place,
Et reprenons une autre tasse!

(*Ils reviennent se placer auprès du guéridon.*)

ENSEMBLE.

Breuvage salutaire
De la vieille Angleterre,
Le thé, c'est la gaîté,
Le plaisir, la santé.

SARAH *, *se levant.*

Monsieur Roberts, il se fait tard... je crois qu'il est temps de nous séparer.

ROBERTS, *se levant.*

Déjà?

SARAH.

Dix heures viennent de sonner à l'horloge de la paroisse, et vous avez du chemin à faire pour vous rendre à Dorking.

ROBERTS.

Mais il n'est pas possible, mississ Sarah, que vous songiez à me mettre dehors par un temps pareil.

* Roberts. Sarah.

SARAH.

Il le faudra bien, pourtant; je serais perdue de réputation si l'on savait que le beau Roberts, le plus célèbre boxeur de tout le comté, a passé la nuit sous mon toit.

ROBERTS.

Qu'y aurait-il là d'étonnant? votre maison est un hôtel garni; et d'ailleurs, ne serai-je pas bientôt votre mari?

SARAH.

Mon mari, mon mari!... ce n'est pas encore chose décidée...

ROBERTS.

Qui donc pourrait s'y opposer? Vous êtes veuve, maîtresse de votre fortune et de vos actions... j'ai la faiblesse de croire que je ne vous déplais pas...

SARAH.

Je ne dis pas... mais la femme d'un boxeur doit mener une vie bien agitée.

ROBERTS *.

Et la gloire! et l'argent!... Je gagne quelquefois deux cents guinées d'un seul coup de poing... et ce n'est pas pour me vanter, mais je peux dire que j'ai la main heureuse.

COUPLETS.

Hourra pour la vieille Angleterre,
Qui tient encor la boxe en honneur!
Ah! vraiment, il n'est pas sur terre
Plus bel état que celui de boxeur!

Quels bravos, quand mon poing nerveux,
S'abattant sur mon adversaire,
Lui fait soudain baiser la terre,
D'un seul coup, entre les deux yeux!

C'est charmant, je ne chôme point,
Car sur le sol britannique,
Les affaires, la polémique,
Tout se traite à coups de poing...

D'un coup de poing j'ai refait la fortune
De plus d'un lord qui pour moi paria!
Tel orateur, qui brille à la tribune,
Grâce à mon poing aux hustings l'emporta!

Je déteste le paradoxe,
Et si jamais j'arrive au parlement,
Au lieu de discuter, je boxe,
Voilà mon grand argument.

* Sarah, Roberts.

Hourra pour la vieille Angleterre,
Qui tient toujours la boxe en honneur!
Ah! vraiment, il n'est pas sur terre
Plus bel état que celui de boxeur!

SARAH *.

Mais cette habitude de jouer des mains ne peut-elle avoir des inconvénients en ménage?

ROBERTS.

Allons donc... ce serait gaspiller mon fonds... Je vends des coups de poing... je n'en donne jamais..... excepté cependant à un rival...

SARAH.

Oh!

ROBERTS.

Mais je n'en ai pas, je ne peux pas en avoir... Ainsi, c'est convenu, belle veuve, vous me donnez l'hospitalité pour cette nuit...

SARAH.

Impossible, vous dis-je... je n'ai pas une seule chambre disponible.

ROBERTS.

Bah! celle-ci?

SARAH.

Celle-ci a un locataire.

ROBERTS.

Absent, c'est comme si elle n'en avait pas.

SARAH.

Mais il peut revenir d'un moment à l'autre.

ROBERTS, *regardant autour de lui.*

Ah!... en effet... tous ces meubles si bien rangés... ce bon feu qui flambe dans la cheminée... cette bouilloire qui murmure sur les charbons... (*Il remonte la scène.*)

SARAH, *avec embarras.*

En l'absence de mon locataire... je me tiens quelquefois dans cette chambre, parce qu'elle est plus chaude et plus tranquille...

ROBERTS, *avec défiance.*

Oui... est-il jeune, ce monsieur?

* Roberts, Sarah.

SARAH.

Mais non, pas trop... vingt-cinq ans.

ROBERTS.

Tant que cela?... Est-il beau?...

SARAH, *baissant les yeux.*

Il n'est pas horrible...

ROBERTS.

Oui... et... est-il à son aise?...

SARAH.

Il vient d'hériter de son oncle Bob Green, un vieux lieutenant de vaisseau, son prédécesseur dans cette chambre; tout ce mobilier lui appartient.

ROBERTS.

Oui... et il se nomme?...

SARAH.

Richard Snarlay... il étudie pour être médecin... Mais... pourquoi toutes ces questions?

ROBERTS, *descendant en scène.*

Heu!... parce que je ne serais pas fâché de faire connaissance avec ce monsieur Richard Snarlay...

SARAH.

Comment... que signifie?

ROBERTS.

Suffit... j'ai mon idée...

SARAH, *souriant.*

Heureusement que le pauvre garçon est bien loin... (*On entend retentir le marteau de la porte, en dehors.*)

ROBERTS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SARAH.

C'est son coup de marteau...

ROBERTS, *colère et jaloux.*

Vous le reconnaissez?... bon!

SARAH, *affectueuse et douce.*

Monsieur Roberts, pas de querelle, je vous en prie...

ROBERTS.

Rassurez-vous, veuve idéale... j'ai une partie liée pour mercredi prochain, et d'ici là, je ne voudrais pas compro-

mettre mon enjeu... (*A part.*) C'est égal, nous verrons ce que ce beau carabin a dans le blanc des yeux.

SCENE II

ROBERTS, SARAH, RICHARD.

Richard a un surtout pareil pour la couleur à celui de Roberts. En entrant il le quitte et le dépose sur le canapé ainsi qu'un cache-nez.

RICHARD, *à part, en entrant, au fond.*

On ne m'avait pas trompé... voilà le boxeur.

ROBERTS, *à part, regardant Richard.*

C'est donc là le Snarlay.

RICHARD, *à part.*

Il n'est pas beau !...

ROBERTS, *à part.*

Il est laid !... C'est bien fait...

SARAH, *qui était allée au guéridon, descend en scène, à Richard.*

Eh bien, monsieur Richard... vous ne me dites pas bonjour ?...

RICHARD, *d'un ton bourru et mécontent.*

Bonjour, à dix heures du soir... Ce serait un anachronisme...

SARAH.

Vous paraissez contrarié...

RICHARD.

Moi, au contraire... seulement je vous dérange... Vous êtes en compagnie.

SARAH.

Oui... une visite... Permettez-moi de vous présenter à un gentleman qui sera très-flatté de faire votre connaissance...

RICHARD *et* ROBERTS.

Hum !...

SARAH, *les présentant l'un à l'autre.*

Monsieur Richard, monsieur Roberts... Monsieur Roberts, monsieur Richard...

RICHARD.

J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer ce gentleman. Je lui

ai vu faire une entrée triomphale dans Dorking, il y a quinze jours.

ROBERTS.

Oui, oui, au milieu d'une foule enthousiaste... avec de la musique...

RICHARD, *raillant.*

Et un bifteck cru sur l'œil gauche...

ROBERTS, *colère.*

Hum !...

SARAH.

Souperez-vous, monsieur Richard ?...

RICHARD.

Merci... je n'ai pas faim...

SARAH.

Vous prendrez bien un grog ?

RICHARD.

Peut-être.

ROBERTS, *à part.*

Il est hargneux !

RICHARD, *à Sarah.*

Ah !... à propos... A qui donc est cette haridelle qui se promène dans la cour ?...

ROBERTS.

Hein ?...

RICHARD.

On s'était permis de la mettre dans ma stalle, j'ai dû l'en faire déguerpir... pour caser mon poney...

ROBERTS.

Et vous l'avez lâchée ?

RICHARD.

Je me suis donné cette distraction.

ROBERTS.

Une bête noire?

RICHARD.

Noire... animal... la couleur n'y fait rien.

ROBERTS.

Tonnerre !...

SARAH.

Qu'avez-vous?

ROBERTS.

Mais, c'est ma jument !

RICHARD.

Ah ! bien, dépêchez-vous de courir après, car je crois me rappeler que la porte de la cour était ouverte.

ROBERTS, *en colère.*

Tête et sang!... Si elle est perdue, vous m'en répondrez: une bête qui m'a coûté cinquante guinées. (*Il sort furieux et courroucé, en courant; il donne un grand coup de poing à la porte d'entrée pour l'ouvrir.*)

SCENE III

RICHARD, SARAH.

RICHARD, *riant.*

Ah! ah! il est furieux, le boxeur! Tant mieux; j'en suis sincèrement satisfait.

SARAH.

Vous avez donc mauvais cœur, monsieur Richard?

RICHARD.

Mauvais cœur, moi?... C'est possible; vaut peut-être mieux l'avoir mauvais que de ne pas en avoir du tout.

SARAH.

Comme vous me parlez, monsieur Richard! Je vous croyais mon ami.

RICHARD.

Votre ami!... Dame! ce n'est peut-être pas votre ennemi qui se serait mis en route pour vous revoir par le temps qu'il fait. Il y a une heure, sur les dunes, j'ai reçu une telle rafale que si je ne m'étais pas accroché des pieds et des mains à mon cab, et si mon poney ne s'était pas cramponné à la route, je serais actuellement en pleine mer, en vue de Calais ou de Boulogne.

SARAH.

Il se pourrait?... Cet empressement...

RICHARD.

Était tout naturel... J'avais une proposition à faire à une personne...

SARAH, *baissant les yeux.*

Ah!...

RICHARD.

Une proposition qui me reste depuis six mois sur la conscience, comme un morceau de pudding mal digéré. Oui, je me rappelais les dernières paroles de mon pauvre oncle Bob Green! Brave homme, va!: « Mon neveu, qu'il me disait, je sens que je vais avaler ma gaffe... Je te laisse, après moi, tout ce que je possède : mon mobilier, six cents livres sterling, mon cab, mon poney pie, six couverts d'argent, douze cuillers à thé, ma montre, ma pendule, ma tabatière à musique... ma bassinoire... mon fauteuil... »

SARAH.

Est-il possible !

RICHARD.

Il l'est... voilà son mobilier, voilà son fauteuil où il aimait tant à se prélasser... une ganache superbe, je ne peux pas la regarder sans penser à lui...

SARAH.

Ah ! oui.

RICHARD.

Et quand tu auras hérité de ce magot, qu'il ajoutait, le digne homme, va-t'en, l'un portant l'autre, l'offrir à une bonne petite femme, sage, rangée, économe, pas coquette, si tu en trouves une.

SARAH.

C'était un bon conseil qu'il vous donnait là.

RICHARD.

Et j'étais bien décidé à le suivre.

SARAH.

Quoi ! vraiment, monsieur Richard, vous auriez eu l'idée...

RICHARD *.

Oui, je l'aurais eue, celle-là... et bien d'autres encore... mais puisqu'un boxeur vient se mettre en travers de mon chemin... serviteur... je renonce au mariage... et ne veux plus cultiver que le gin et le grog.

SARAH.

Ah ! monsieur Richard !... vous êtes fâché, et cependant...

COUPLETS.

I

Pourquoi vous taire?
Lorsqu'on veut plaire,
On est galant
Et prévenant,
Enfin, l'on est charmant !
Vous, au contraire,
Ne l'étiez guère,
Vous vous taisiez même en me regardant !
Ah ! monsieur, c'était grand dommage
De cacher ainsi votre amour....
Mais n'en parlons plus, c'est bien là le plus sage,
Les moments passés sont perdus sans retour !
Lorsque l'on aime
D'amour extrême,
Tendre et fidèle,
A sa belle

* Sarah, Richard.

On le dit chaque jour!
Il faut le dire
Et le redire
Toujours!

II

Lasse d'attendre
Sans vous entendre,
Un seul instant,
Fa re en tremblant
L'aveu d'un doux penchant,
Je laissai prendre
Mon cœur trop tendre
Aux beaux discours d'un boxeur séduisant.
Pourtant, malgré son tendre hommage,
Moi je rêvais un autre amour...
Mais n'en parlons plus, c'est bien là le plus sage,
Les moments passés sont perdus sans retour!
Lorsque l'on aime
D'amour extrême,
Tendre et fidèle,
A sa belle
On le dit chaque jour!
Il faut le dire
Et le redire
Toujours!

RICHARD *.

Quelle perfidie!... et vous osez!... mais c'est bien!... allons, veuve Watson, le sucre, le genièvre, le citron, et un bol, le plus grand que vous pourrez trouver, un seau, une terrine, une baignoire! je veux noyer mon chagrin.

SARAH, *met sur le guéridon un bol, un sucrier, etc.*

Vous voulez vous suicider...

RICHARD.

Ça me regarde... et mon premier toast sera : A la confusion des boxeurs, et que le diable les extermine! (*Roberts qui est entré sur cette dernière phrase de Richard, s'arrête à la porte et écoute.*)

SCÈNE IV

ROBERTS, SARAH, RICHARD.

ROBERTS, *ayant entendu les derniers mots prononcés par Richard, à part.*

Merci!... toi, je te repincerai **.

* Sarah, Richard.
** Roberts, Sarah, Richard.

SARAH.

Eh bien, monsieur Roberts, votre jument?

ROBERTS.

Ouf! je n'en peux plus! ne m'en parlez pas. Grâce à monsieur, j'ai dû courir un quart de mille pour la rattraper.

RICHARD.

Dans les temps froids, l'exercice est salutaire.

ROBERTS.

Merci! Puisque vous ne pouvez pas me loger, miss Sarah, il ne me reste qu'à prendre congé de vous. Je vais chercher un gîte près d'ici... au *Prince de Galles*... (*Regardant Richard d'un air menaçant.*) Quant à toi!...

TRIO.

SARAH.

Retirons-nous, la nuit s'avance.

RICHARD.

Je le vois bien, elle me fuit...

SARAH.

Je crains surtout la médisance...

ROBERTS.

Séparons-nous, il est minuit...

(Roberts est remonté; il prend son chapeau, qu'il a posé sur la cheminée à son entrée *.)

ENSEMBLE.

Qu'on se retire,
Au revoir...
Il faut se dire:
Bonsoir!

(Sarah va prendre la lanterne pour Roberts, la lampe veilleuse reste sur la cheminée pour Richard, elle prend le flambeau à bougie pour elle. Pendant ce mouvement, Roberts se rapproche de Richard **.)

ROBERTS, *bas à Richard.*

Demain (*bis*) au point du jour, ici près, face à face,
Tous deux nous nous verrons!...
Il faut qu'à l'un de nous l'autre cède la place!

RICHARD, *bas à Roberts.*

Eh bien! oui, j'y consens, nous la disputerons...

* Richard, Sarah, Robert.
** Richard, Roberts, Sarah.

SARAH, *revenant en scène avec la lanterne et la bougie, se place entre Richard et Roberts* *.

Que dites-vous?

ROBERTS *et* RICHARD.

Rien, belle dame.

ROBERTS.

Pour vous, cher objet, je réclame
Le plus doux sommeil.

(Sur ces paroles, Sarah donne la lanterne à Robert et garde le flambeau pour elle.)

RICHARD, *à part.*

Et moi, je voudrais, sur mon âme!
Que le tien fût sans réveil!

ENSEMBLE.

Qu'on se retire
Au revoir...
Il faut se dire:
Bonsoir.

(Roberts, à qui Sarah a remis la lanterne allumée, prend sur le canapé, à la droite du public, le surtout de Richard, croyant prendre le sien qui est resté sur le fauteuil à côté du guéridon où l'on a pris le thé, met le surtout sur son bras et s'avance encore sur Richard d'un air menaçant; Sarah gagne la porte, à la gauche du public, s'arrête et se retourne en imposant silence à Roberts, qui sort par la porte à la droite du public. Après la sortie de Sarah et de Roberts, le théâtre n'étant plus éclairé que par la veilleuse, reste dans une demi-obscurité. — *Nota.* Dans le surtout que prend Roberts, il y a un foulard; dans celui qui reste en scène et que Richard prend à son tour, il y a une lettre.)

SCÈNE V

RICHARD, *seul.*

Eh bien, merci, en voilà de la chance, en voilà de la besogne! une prétendue de moins, et un duel de plus... et quel duel! avec ce féroce boxeur, qui assomme un bœuf d'un coup de poing... il va me pulvériser, c'est sûr... aussi, c'est bien fait!... pourquoi ai-je été m'amouracher d'une coquette? Voilà ce que c'est que d'être seul... livré à soi-même, sans personne pour vous donner un bon conseil...Si mon pauvre oncle Bob était encore là... je sais bien ce qu'il me dirait: « Grand imbécile! tu n'as que ce que tu mérites. » Et il au-

* Richard, Sarah, Roberts.

rait raison ! (*Il remplit son verre et boit.*) Excellent gin ! Voilà ce qui ne trompe jamais !...

COUPLETS.

I

Le chagrin qui m'opprime
Doit-il me rendre fou ?
Faut-il, pauvre victime,
Ici tendre le cou ?
Si mon verre était vide,
Je pourrais, plus timide,
Bien haut, me désoler...
Mais j'aurai du courage,
Tu sauras, gai breuvage,
Ici me consoler. (*Il boit.*)

II

Je croyais que la veuve
Me payait de retour,
Mais après cette épreuve,
Je me dis : Plus d'amour !
Si mon verre était vide,
Je pourrais, plus timide,
Bien haut me désoler,
Mais j'aurai du courage,
Tu sauras, gai breuvage,
Ici me consoler. (*Il boit.*)

(Après les couplets, il s'assied sur le canapé, à la droite du public, et s'endort. — Nuit.)

RÉCITATIF.

Je sens le sommeil qui me gagne.
Mes yeux se ferment malgré moi,
Et mon esprit bat la campagne,
Oui... je rêve déjà, je crois...

(Ritournelle très-piano à l'orchestre, pendant laquelle Richard se retourne en bâillant et se détire sur le canapé, puis finit par s'endormir. Rêvant, faisant allusion au portrait placé à la cheminée.

Mais quelle irrévérence !
Pourquoi donc ce monsieur à mon nez bâille-t-il ?
Je punirai votre insolence,
Monsieur, vous êtes incivil.

(Le portrait de la cheminée se voile de gaze.—En même temps, l'oncle Bob, costume de lieutenant de vaisseau, tel qu'il est représenté sur le tableau de la cheminée : habit rouge, petites épaulettes, tête poudrée, monte par le truc et vient se placer dans le fauteuil à la gauche du public, faisant face

à Richard endormi sur le canapé.— Richard continue, fixant les yeux sur le personnage du fauteuil.)

Et là-bas, cette autre figure,
Qui me regarde en ricanant,
Mais quoi ! Eh ! non... et pourtant
La chose est sûre ! Eh ! oui, la chose est sûre !
Ce front chauve, cet œil perçant,
Cet habit, ce chef branlant,
Je les connais, quelle aventure !
. . . . . .
C'est mon oncle le lieutenant.

(Ici apparaît le vieillard, assis dans le fauteuil, tel qu'on le voit sur le tableau.)

SCÈNE VI

L'ONCLE, *dans le fauteuil*, RICHARD, *sur le canapé.*

DUO.

(*Richard, se levant de dessus le canapé et saluant.*)

RICHARD.

Bonsoir, cher oncle Bob.

L'ONCLE, *assis dans le fauteuil.*

Bonsoir, fils de mon frère.

RICHARD.

Dans votre fauteuil favori,
Installé comme à l'ordinaire,
C'est bien vous que je vois ici.

L'ONCLE.

Oui, mon cher, c'est moi, Dieu merci !

ENSEMBLE.

L'ONCLE, *riant.*

N'est-ce pas drôle,
Sur ma parole?
L'oncle dont tu portes le deuil,
Venu sur terre
Pour te complaire,
Est devant toi dans son fauteuil.

RICHARD.

Sur ma parole,
Rien n'est plus drôle.
L'oncle dont je porte le deuil,
Par quel mystère
Est-il sur terre,
Et devant moi dans son fauteuil?

RICHARD.

J'en suis tout saisi,
J'en suis tout transi,
C'est bien lui, ma foi !
Qu'ici je revoi.

L'ONCLE.

Il est tout saisi,
Il est tout transi.
Oui, vraiment, ma foi!
C'est moi, c'est bien moi!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'ONCLE.

Alors j'arrive comme la rosée au mois de mai... Eh bien! Voyons, ouvrons un peu ce petit cœur à tonton; qu'est-ce qui nous chiffonne comme ça?

RICHARD, *d'un air modeste et embarrassé.*

C'est que... c'est que...

L'ONCLE, *le contrefaisant.*

C'est que... c'est que... Voyons, finiras-tu?

RICHARD.

Eh bien... j'aime une femme!... Voilà!

L'ONCLE.

Nigaud!

RICHARD.

Une femme qui ne m'aime pas!

L'ONCLE.

Tant mieux!... C'est qu'elle en aime un autre.

RICHARD.

Hélas!... je le crains... j'ai un rival...

L'ONCLE.

On a toujours un rival... ou deux...

RICHARD.

Et ce rival veut ma mort... il a juré de me tuer d'un coup de poing... ou deux.

L'ONCLE.

Grand imbécile, tu n'as que ce que tu mérites.

RICHARD, *à part.*

Hein! qu'est-ce que je disais tout à l'heure?. (*Haut.*) Ah! mon oncle... mon bon oncle... conseillez-moi!... Que faut-il faire? quel parti prendre?

L'ONCLE.

Un seul!

RICHARD.

Lequel? dites... je vous en prie, parlez!

L'ONCLE.

Eh bien, ta maîtresse ne t'aime pas, tu as un rival..... cède-lui la place.

RICHARD, *prend un siége et s'assied devant son oncle.*

Jamais, jamais, oncle Bob, j'aime la veuve Watson, et si

je dois la perdre, j'en mourrai de chagrin. (*Musique jusqu'à ce que l'on frappe à la porte en dehors, côté droit du public.*)

L'ONCLE.

En prendrais-tu l'engagement?

RICHARD.

J'en suis sûr, à moins que le boxeur ne se charge de la chose...

L'ONCLE.

Allons, allons... il est dit que tu veux faire une sottise, et il faut que je t'y aide.

RICHARD.

Oh! oui, mon oncle, aidez-y-moi...

L'ONCLE.

Soit... aussi bien, si le boxeur épouse la veuve, tu seras forcé de déménager d'ici... on vendra ce mobilier, que je t'ai laissé en héritage, et je serai exposé à crever de froid dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac, ou à être asphyxié dans la loge d'un portier.

RICHARD.

Tandis que si j'épouse la veuve Watson, vous ne bougerez pas de cette bonne chambre bien chaude; il n'y aura rien de trop beau pour vous faire des housses... tous les jours vous serez épousseté, frotté, battu... on vous enfoncera des clous dorés dans les bras...

L'ONCLE.

J'y compte bien.

RICHARD.

Dites-moi donc vite ce que je dois faire?...

L'ONCLE.

Rien autre chose que de fouiller dans la poche de ton surtout (*lui indiquant le surtout posé sur le canapé*) et de donner à la veuve ce que tu y trouveras...

RICHARD.

Dans la poche de mon surtout?... mais je n'ai rien dans ma poche, que des mies de pain!

L'ONCLE.

J'ai dit... adieu!

(L'oncle disparaît. Le fauteuil reste en place, comme au lever du rideau. Le tableau de la cheminée se découvre au même moment. Richard revient au canapé et s'assied endormi, rêvant toujours. — Nuit.)

RICHARD, *sur le canapé, endormi, rêvant.*

Mon oncle!... le fauteuil!... mon surtout!... (*Musique. — Coup de tam-tam.*) Hein!... quoi?... qu'est-ce?... (*Se réveil-*

lant.) Brrr!... je m'étais endormi... et j'ai fait un tas de rêves plus baroques... (*On frappe à la porte en dehors.*) Entrez... qui peut venir à pareille heure?... il est à peine jour. (*Demi-jour.*)

SCÈNE VII

ROBERTS, RICHARD.

(Roberts entre; il est vêtu du surtout de Richard, surtout beaucoup trop étroit pour lui et que pendant toute la scène il essaye vainement de boutonner.)

RICHARD, *voyant Roberts.*

Le boxeur!... je parlais de rêves, voilà la réalité.

ROBERTS.

Il est six heures, monsieur.

RICHARD.

Je suis à vos ordres, monsieur...

(Il va prendre sur le fauteuil, à côté du guéridon où l'on a pris le thé, le surtout qu'il endosse et qui se trouve beaucoup trop large pour lui.)

ROBERTS, *à part.*

Tiens! serait-il plus brave que je ne l'espérais?... diable! je me sens l'estomac creux!

RICHARD, *revenant en scène, à part.*

Ah! mon Dieu! comme j'ai maigri depuis hier au soir?.. c'est bien mauvais signe. (*Haut.*) Partons!

ROBERTS.

Un instant!... je ne sors jamais à jeun; vous me ferez sans doute l'honneur d'accepter un léger lunch...

RICHARD.

Tiens, vous faites les honneurs de la maison, vous...

ROBERTS.

Dame!... à la veille d'épouser la veuve...

RICHARD.

C'est donc décidé?

ROBERTS, *d'un air modestement fat.*

Le bruit en court... et ce que vous auriez de mieux à faire serait de renoncer volontairement...

RICHARD.

Renoncer, moi!... allons nous aligner!...

ROBERTS.

Tu le veux, jeune imprudent!...

RICHARD.

J'en ai soif!

ROBERTS, *retroussant ses manches.*

Eh bien, marchons!...

DUO.

ENSEMBLE.

Le champ clos nous appelle,
Allons nous mesurer!
Vaillamment, pour sa belle,
Il est doux d'expirer!
Marchons,
Partons!

(Au moment où ils vont pour sortir, Sarah paraît à la porte à la gauche du public. — Grand jour.)

SCENE VIII

RICHARD, SARAH, ROBERTS.

SARAH.

Arrêtez!

TOUS DEUX.

Sarah!...

SARAH.

Une querelle, un défi! Est-ce là ce que vous m'aviez promis, monsieur Roberts?

ROBERTS.

Un de nous deux est de trop sur la terre.

RICHARD.

Il faut qu'il y en ait un qui passe dessous!

ROBERTS.

A moins que vous ne nous mettiez d'accord, en faisant un choix catégorique.

RICHARD.

J'accepte, à condition que ce sera moi!

ROBERTS.

Hein! par exemple!...

RICHARD.

Voyons, parlez!

ROBERTS.

Prononcez!

SARAH.

Messieurs, il est cruel de presser de la sorte une pauvre femme...

ROBERTS.

Plus d'hésitation, votre main pour moi, ou mon poing pour lui.

RICHARD.

Sauvage !... Il a toujours son poing en avant.

SARAH.

Laissez-moi le temps de la réflexion.

ROBERTS.

Si vous saviez combien je vous aime !

RICHARD.

Et moi donc !... C'est-à-dire que j'en dessèche, j'en deviens idiot...

ROBERTS, *l'interrompant.*

Oh ! ça, c'est vrai !...

RICHARD, *continuant.*

Je ne fais que penser à vous, ingrate... Je vous vois le jour, la nuit, en rêve, oui, en rêve... Là, tout à l'heure encore... (*Musique à l'orchestre.*) Mon oncle, le fauteuil... Ah ! il avait bien raison, le fauteuil, mon oncle, quand il me disait... « Grand imbécile, tu n'as que ce que tu mérites. »

SARAH, *examinant Richard avec inquiétude.*

Ah ! mon Dieu ! il déraisonne.

ROBERTS.

Je le trouve geigneux et ennuyeux.

RICHARD, *s'approchant du fauteuil et s'y asseyant.*

Bon fauteuil !... tu es mon ami, toi !... tes bras me seront toujours ouverts.

SARAH.

Pauvre garçon !...

RICHARD, *assis sur le fauteuil, continuant et se rappelant son rêve.*

Fouille dans la poche de ton surtout, qu'il m'a dit, et donne à la veuve ce que tu y trouveras...

ROBERTS.

Il est toqué !

SARAH.

Quel malheur !

ROBERTS.

A Bedlam ! à Bedlam !...

RICHARD.

Ma poche... la voici... (*Il y met la main et en retire une lettre.*) Ce qu'il y a dedans, le voilà!... (*Tendant la lettre à Sarah.*) Prenez...

ROBERTS.

Que signifie?

SARAH, *hésitant.*

Mais...

RICHARD.

Prenez donc... le fauteuil l'a dit.

ROBERTS, *bas à Sarah.*

Flattez sa manie.

SARAH *prend la lettre, la parcourt et pousse un cri.*

Ciel! qu'ai-je vu!...

TOUS DEUX.

Qu'a-t-elle vu?

SARAH, *à Roberts.*

Vous voulez m'épouser?

ROBERTS.

Mais il me semble que c'est assez naturel!...

SARAH.

Eh bien, soit, j'y consens.

RICHARD.

Ah!...

SARAH.

Marions-nous tout de suite...

RICHARD.

Perfide!

SARAH.

Monsieur Richard sera mon témoin.

RICHARD.

Ne l'espérez pas : jamais!

ROBERTS.

Aie! aie!

SARAH, *donnant la lettre à Richard.*

Lisez! (*A Roberts.*) Eh bien, monsieur, vous ne répondez pas.

RICHARD, *ayant parcouru la lettre.*

Il est marié!

SARAH.

Il me tendait un piége... marié!...

RICHARD.

Et neuf enfants !

ROBERTS, *confondu.*

Je sens une sueur froide!...

(Il tire le foulard de la poche du surtout qu'il a endossé et s'essuie le visage. Richard reconnaît son foulard et le lui arrache des mains. Roberts prend la lettre des mains de Richard en même temps.)

RICHARD.

Mon foulard!... Il a donc tous les vices, cet homme marié !

ROBERTS, *stupéfait.*

Comment se fait-il que vous soyez possesseur de la lettre de ma femme?

RICHARD.

Et vous de mon foulard? (*Examinant le surtout qu'il a endossé à l'entrée de Roberts, et regardant de même le surtout que Roberts a sur lui.*) Ah! je vois ce que c'est ! nous avons changé de surtout.

ROBERTS, *rendant le surtout à Richard.*

Je disais aussi... je suis donc enflé...

RICHARD, *rendant de même le surtout à Robert et reprenant le sien.*

Et moi maigri?... est-ce possible? Combien lui avez-vous donné de coups de poing à mon surtout?

ROBERTS.

Allons, allons, mississ Sarah, soyez miséricordieuse... l'amour m'avait égaré. Que diable ! vous ne pouvez pas me garder rancune... je retourne à ma femme... Je suis assez puni! Épousez ce brave garçon-là !

RICHARD.

Oh ! oui! oh ! oui!

ROBERTS.

Je serai l'un de vos témoins.

RICHARD.

Et le fauteuil sera l'autre.

SARAH.

Encore le fauteuil.

RICHARD.

Je me comprends... (*Au fauteuil.*) N'est-ce pas, mon

oncle? (*Il s'assied dessus.*) Mon bon oncle ! aie !... (*Il se lève précipitamment.*)

SARAH *et* ROBERTS.

Qu'avez-vous donc?

RICHARD.

Mon oncle a besoin d'être rembourré.

ROBERTS.

Allons, c'est entendu... à Richard, l'amour ! à moi, la gloire!

RICHARD.

Mes compliments à madame votre femme.

SARAH.

Et à vos neuf enfants...

ROBERTS.

Consécutifs ! ! !

CHANSON DU BOXEUR.

ROBERTS.

Hourra! pour la vieille Angleterre!
Qui tient encore la boxe en honneur !
Ah! vraiment il n'est pas sur terre,
Plus bel état que celui de boxeur !

SARAH.

A ce boxeur, puisque je pardonne,
Vous aussi, messieurs, soyez cléments,
Suivez l'exemple que je donne
Et pour nous montrez-vous indulgents.

ENSEMBLE.

Hourra! pour la vieille Angleterre,
Qui tient encore la boxe en honneur,
Ah! vraiment, il n'est pas sur terre
Plus bel état que celui de boxeur.

FIN.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.